Double

Opera 1ii N:o ~~1~~ 2 ~~1~~

Le

Maréchal ferrant

Opera en Deux Actes

Duprélyon

1816

LE MARÉCHAL FERRANT.

OPÉRA COMIQUE EN DEUX ACTES,

Par M. QUETANT.

La Musique de M. Philidor.



A LA HAYE,
Chez H. CONSTAPEL, Libraire.

M. DCC. LXVII.

ACTEURS.

MARCEL, Maréchal Ferrant. *Mr. Dugué.*
CLAUDINE, sa Sœur. *Mlle. Baptist.*
JEANNETTE, sa Fille, amoureuse de Colin. *Mlle. Laurent.*
COLIN, neveu de La Bride, Paysan, Amant de Jeannette, *Mlle. Paris.*
EUSTACHE } Paysans Grossiers. *Mr. Brochart.*
BASTIEN, } *Mr. Gaillot.*
LA BRIDE, Cocher du Château, Amoureux de Claudine. *Mr. Duthilleul fils.*

La Scene est dans la Boutique de Marcel, la durée de l'action est de trois heures, & son commencement vers les cinq heures du soir en Automne.

Le sujet est tiré du Décameron de Bocace.

Le Théatre représente une Boutique de Maréchal, une Forge sur le devant, & un peu plus loin, du côté opposé, une cave environnée d'une barriere.



LE MARÉCHAL FERRANT, *OPERA COMIQUE,*



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MARCEL *dans sa boutique, travaillant à sa forge, & battant alternativement sur l'enclume.*

ARIETTE.



Hantant à pleine gorge
Dès que je vois le jour,
J'écarte de ma forge
Le sommeil & l'amour:
Tout en train
Dès l'matin,
J'ons la main
A l'ouvrage.

 Tôt,

Tôt, tôt, tôt, tôt,
Quand il eſt chaud,
Je bats l'feu;
Feu d'enfer,
Je bats l'feu:
J'ons courage.
Un petit couplet
Graiſſe le ſoufflet,
Ça donne cœur à l'ouvrage.
En battant,
Patatant;
En ſoufflant,
Grand tapage.
J'ons courage;
Car le bien ne vient point en dormant.

Cinq heures ſont ſonnées, la nuit viendra bientôt. Faut que j'aille porter mon Mémoire au Château, & que je m'habille. (*Il appelle*) Claudine, Jeannette, Claudine. Je gagerois qu'elles ſont encore en querelle.

SCENE II.

CLAUDINE *entrant précipitamment avec* JEANNETTE.

TRIO.

CLAUDINE.

OUi, oui, je le dirai.

JEANNETTE.

Ma tante.

CLAUDINE.

J'empêcherai
Qu'une petite étourdie
A sa tête se marie.

MARCEL.

Ma cravate, mes bouts d'manches
Et mon habit des Dimanches.

CLAUDINE.

Marcel.

JEANNETTE.

Mon pere.

MARCEL.

Paix-là.

Ensemble.

JEANNETTE.
CLAUDINE. } C'est moi qu'on écoutera.

MARCEL. Les bavardes que voilà !

CLAUDINE.

Marcel.

JEANNETTE.

Mon pere.

MARCEL.

Paix-là,
Ma cravate.

CLAUDINE.

L'insolente !

MARCEL.

Mes bouts d'manches.

JEANNETTE.
C'eſt ma tante.
CLAUDINE.
C'eſt Jeannette.
} *à deux.*

MARCEL.

Morbleu, ça m'impatiente.

Enſemble.

CLAUDINE. Je veux vous conter cela.
JEANNNETTE. La méchante que voilà !
MARCEL. Les bavardes que voilà !

MARCEL.

Ma cravate, mes bouts d'manches,
Et mon habit des Dimanches.

CLAUDINE.

C'eſt Jeannette.

JEANNETTE.

C'eſt ma tante.

MARCEL.

Ma cravate.

Enſemble.

CLAUDINE. C'eſt Jeannette.
JEANNETTE. C'eſt ma tante.

Enſemble.

CLAUDINE. Sur mon ame, on m'entendra.
JEANNETTE. C'eſt moi qu'on écoutera.
MARCEL. Les bavardes que voilà !

CLAU-

CLAUDINE *précipitamment & marqué.*

Jeannette,
En cachette,
Coquette
Parfaite,
A l'ardeur
D'un trompeur,
D'un fripon,
Répond.

MARCEL.

Bon;
Claudine
Mutine,
Bavarde,
Criarde,
M'étourdit,
M'aſſourdit
Par ſon bruit
Maudit.

JEANNETTE.

Oui, ma tante
Prudente
Expire,
Soupire
Pour l'objet
Qui ſeroit
Mon fait.

MARCEL.

Paix, qu'on ſe taiſe.

CLAUDINE.

L'inſolente!

MARCEL.

Qu'on ſe taiſe.

JEANNETTE.

C'eſt ma tante.

MARCEL.

Paix-là, ventrebleu, paix-là.

Enſemble.

CLAUDINE. Non je n'en démordrai pas.
JEANNETTE. Je ne vous céderai pas.
MARCEL. Quel vacarme! quel fracas!

Silence, morbleu, ſilence; ces femmes-là ſont plus têtues que des mules de meûnier. C'eſt donc pour des Amoureux qu'on fait tout ce bruit-là?

CLAUDINE.

AIR: *Cahin caha.*

Oui, votre fille,
Contre mon ſentiment,
Et ſans votre agrément,
A ſu faire un Amant:
Du feu le plus ardent
Pour lui ſon cœur pétille.
C'eſt Colin:
Un Fermier voiſin
Eſt, dit-on, ſon pere.
Voilà le myſtere:

Ce-

Ce'a vous regarde,
Prenez y bien garde.
Le drôle eſt fin ; penſez-y bien,
Car je ne vous réponds de rien.

MARCEL.

Quel diable eſt-ce que ce Colin ? J'en entends toujours parler, & je ne l'ai jamais vu.

JEANNETTE.

Ah ! mon pere, il eſt tout-à-fait aimable.

CLAUDINE.

Jour de Dieu ! vous ſouffrez qu'une morveuſe à dix-huit-ans ait déjà des Amoureux ?

MARCEL.

Vous en avez bien, vous qui êtes veuve, & qui avez preſque mon âge. (*A Jeannette.*) Tu ſerois donc bien aiſe d'être mariée, Jeannette ?

JEANNETTE.

Oui, mon pere. (*A part.*) Il va me donner Colin en dépit de ma tante.

CLAUDINE.

J'enrage.

MARCEL.

Connois-tu Monſieur la Bride, le Cocher du Château ?

JEANNETTE.

Oui vraiment, je l'ai vu ; il étoit cet été l'amoureux de ma tante. (*A part.*) C'eſt juſtement l'oncle de Colin.

CLAU-

CLAUDINE.

J'étouffe.

MARCEL.

C'eſt à lui que je te marie.

JEANNETTE.

A qui, mon pere?

MARCEL.

Pardi, à Monſieur de la Bride. Eſt-ce que je parle Hébreu?

JEANNETTE.

Ah, comme j'avois pris le change!

CLAUDINE.

Je reſpire.

MARCEL.

Eh bien, tu ne dis rien, Jeannette?

JEANNETTE.

AIR: *Je voudrois bien me marier.*

Je ne veux plus me marier.

MARCEL.

Y penſes-tu, ma chere?
Tout-à-l'heure à m'en ſupplier
Je t'ai vu la premiere.

JEANNETTE.

Je ne veux plus me marier,
N'y penſons plus, mon pere.

MARCEL.

Eſt-ce la peur d'aller ſur les briſées de ta tante?

CLAU-

CLAUDINE.

Oh, qu'à cela ne tienne.

AIR : *Sans compliment.*

Je ne ſuis pas, quoi que l'on diſe,
Si méchante que l'on me fait :
De bon cœur je vous autoriſe
Sans regarder mon intérêt.
Je ſongeois à Monſieur la Bride ;
Mais puiſque ce parti lui plaît,
A le céder je me décide.
Que Jeannette en uſe à préſent
Sans compliment.

MARCEL.

Eh bien, voilà parler, cela : je ſuis pourtant venu à bout de les contenter toutes deux. Allons, Jeannette, de la joie ; Claudine, la clef du coffre, que j'aille me faire brave. Vous m'avertirez quand le compere la Bride ſera arrivé. Que j'ai de plaiſir à vous voir bonnes amies ! Vive un homme de tête pour mettre la paix dans un ménage. (*Il ſort.*)



SCENE

SCENE III.

JEANNETTE, CLAUDINE.

JEANNETTE *à part.*

MA tante eſt cauſe de tout le mal qui m'arrive ; mais j'en aurai vengeance.

CLAUDINE.

Que marmottez-vous là, petite ſotte ? Je crois que vous avez de l'humeur. Je vous le conſeille vraiment : allons, levez la tête, Madame la Bride.

JEANNETTE *impatientée.*

Je ne porterai jamais ce nom-là.

CLAUDINE.

Vous le porterez, je vous aſſure.

JEANNETTE.

Jamais.

CLAUDINE.

Dès aujourd'hui.

JEANNETTE.

Non.

CLAUDINE.

Si.

JEANNETTE.

Je n'y conſentirai pas.

CLAUDINE.

Vous y consentirez, ou bien........ Ne raisonnez pas; car, vois-tu.... Jeannette.... ne me mets pas en colere; ne m'obstinez pas davantage.

ARIETTE.

Je suis douce, je suis bonne:
Mais jarni, lorsque j'ordonne,
Que personne ne raisonne;
Car l'on me diroit pourquoi;
On auroit affaire à moi.
Je n'ai point l'ame jalouse;
Mais je veux avoir Colin.
Sotte, s'il faut qu'il t'épouse,
Je l'étrangle de ma main.

JEANNETTE.

Nous verrons.

SCENE IV.

CLAUDINE, JEANNETTE, LA BRIDE.

CLAUDINE.

J'Apperçois monsieur de la Bride, votre époux futur.

LA BRIDE.

Votre serviteur, dame Claudine.

AIR:

AIR : *Ton humeur est, Catherine.*

Toujours cette œillade fine,
Cet abord leste & fringant.

CLAUDINE.

Vous toujours d'humeur badine,
Toujours aimable & galant.

LA BRIDE.

Si jamais l'amour propice
Chez vous daigne m'enrôler,
Mon cœur à votre service
Ne demande qu'à rouler.

CLAUDINE.

Vous êtes trop bon Cocher pour une si médiocre voiture.

LA BRIDE.

AIR : *Vous avez bien de la bonté.*

Friponne, à badiner les gens
Vous vous plaisez sans cesse.

CLAUDINE.

En bonne foi, ces compliments
Iroient bien mieux à ma niece.

LA BRIDE.

Jeannette avec tant de beauté
Aura quelque amant plus aimable,
Plus agréable.

JEAN-

JEANNETTE.

Monſieur, ſans vanité,
Vous avez dit la vérité.

CLAUDINE.

Qu'eſt-ce que vous dites donc, petite inſolente ? Excuſez, M. de la Bride, ça ne ſait pas vivre. Allez avertir votre pere que Monſieur eſt ici.

JEANNETTE.

J'y vais, & je me ſervirai de l'occaſion pour faire ſavoir à Colin tout ce qui ſe paſſe. Que je hais ce monſieur de la Bride ! il a l'air auſſi méchant que ma tante.

CLAUDINE.

Obéïſſez-vous ?

SCENE V.

LA BRIDE, CLAUDINE.

LA BRIDE.

JE me ſouviendrai long-temps de vous, dame Claudine : ma foi, ſi vous aviez voulu.

CLAUDINE.

Hé bien.

AIR : *Mais, oui da, je ſens cela, &c.*

Sans regret,
Oui, j'aurois fait

Le ſaut
Qu'on fait toujours trop tôt ;
Pourriez-vous
Prendre un époux
Plus gai, plus doux,
Plus vif, & moins jaloux ?

Si quelqu'un
N'eſt point importun,
C'eſt bien moi :
Car dans mon emploi,
Au point du jour,
Plus d'amour,
On s'empreſſe,
Et l'on laiſſe
Sa femme la maîtreſſe.

Sans regret, &c.

CLAUDINE.

Taiſez-vous, badin, voici mon frere.

SCENE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS ET MARCEL.

MARCEL.

C'Eſt donc vous, monſieur de la Bride ?

LA BRIDE.

Bon jour, compere Marcel ; comment cela va-t-il ?

MARCEL.

Comme les affaires, tantôt bien, tantôt mal.

LA BRIDE.

Je viens arrêter votre Mémoire, avez-vous mis les articles en ordre ?

MARCEL.

Les articles ſont dans ma tête. Ne croyez-vous pas que je paie un Commis pour tenir mes livres? Cela eſt bon chez les Financiers.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

On voit là plus d'un grand Nicaiſe,
Penché ſur le dos d'une chaiſe,
Attendre l'heure du repas
En s'entretenant de fadaiſe,
Et mettant aux dépens d'un bras
Tout un lâche corps à ſon aiſe.

Pour moi, je me ſers de mes deux bras, je m'en porte mieux : le travail eſt un Marchand qui tient magaſin de ſanté, & qui ne trompe jamais ſes chalans.

LA BRIDE.

Sur-tout quand ils le ſatisfont auſſi exactement

que vous. Mais si nous buvions un coup par là-dessus.

MARCEL.

Volontiers, la réflexion est bonne ; j'oubliois le principal. Claudine, allez nous chercher une bouteille du meilleur de la cave, & rinsez des verres.

LA BRIDE.

AIR : *Amis, sans regretter Paris, &c.*

Eh ! mais buvons de celui-ci.

MARCEL *le retenant avec précipitation.*

Laissez-là ce breuvage.

LA BRIDE.

Seroit-ce du poison ?

MARCEL.

Nenni.

Mais craignez-en l'usage.

C'est un breuvage qui a la vertu de suffoquer sur le champ comme le plus subtil poison, & d'assoupir pendant une demi-heure. Je l'ai composé pour un homme à qui je dois, sauf votre respect, avoir l'honneur de couper une jambe demain matin.

LA BRIDE.

Cela est donc bien dangereux ?

MARCEL.

Tout le mal que cela cause, est de faire dormir un peu plus qu'on ne voudroit. En voulez-vous goûter ?

LA

LA BRIDE.

Bien obligé. Vous vous mêlez donc toujours de Médecine ?

MARCEL.

Toujours, & ſi vous êtes jamais malade, mon ami, venez à moi; je me fais fort de vous expédier auſſi habilement qu'aucun Docteur de la Faculté.

LA BRIDE.

Grand' merci.

MARCEL.

ARIETTE.

Oüi, je ſuis
Expert en médecine;
Et ce n'eſt pas la mine
Qui fait l'homme de prix.

Pendant ce temps les femmes vont & viennent, apportant des verres & du vin.

Ayez l'air
Maigre & blême
Comme un Clerc
Sur la fin du Carême;
Soyez traînant,
Foible, ſouffrant,
Et languiſſant:
Je ferai mon affaire
De vous rendre, compere,
Diſpos & bien portant,

Disant la chansonnette,
Trinquant, faisant goguette.
Pour l'art Médecinal,
Marcel n'a point d'égal.

Voici du vin. (*Aux femmes.*) Allez-vous-en, vous autres : il ne faut pas que les femmes soient-là quand on parle d'affaires.

CLAUDINE *bas à Marcel.*

Vous allez parler du mariage ?

MARCEL *bas.*

Ne vous inquiétez pas.

JEANNETTE *bas à son pere.*

Mon pere, ne me donnez pas ce vilain mari-là.

MARCEL.

Marchez, marchez, petite fille.

(*Jeannette sort.*)

SCENE VII.

MARCEL, LA BRIDE.

LA BRIDE.

QU'est-ce qu'elle a dit ?

MARCEL.

Rien ; c'est une fantaisie : ces diablesses de femmes

femmes en ont la tête pleine. Allons, revenons à notre mémoire, & mettez-vous-là, je vous dicterai les articles.

LA BRIDE.

Vous êtes Médecin : comment ! eſt-ce que vous ne ſavez pas écrire ?

MARCEL.

Sifait ; mais je ne ſais pas lire. Etes-vous prêt ?

LA BRIDE.

Dictez.

DUO.

MARCEL.

Premiérement.

LA BRIDE.

Premiérement.

MARCEL.

Buvons.

LA BRIDE.

Bon, j'y ſuis maintenant.

MARCEL.

Ferré la mule de Madame
Pendant un an.

LA BRIDE.

Pendant un an.

MARCEL.

Quatre louis.

LA

LA BRIDE.

C'eſt trop : vous la ferrez, ſur mon ame,
Et diablement.

Enſemble.

MARCEL. C'eſt tout en conſcience.
LA BRIDE. C'eſt voler d'importance.

MARCEL.

Ecrivez donc.

LA BRIDE.

Ah ! le frippon.

MARCEL.

Point de façon.

LA BRIDE.

Oh ! le larron.

MARCEL.

Traité, ſoigné pendant deux ans
Toutes les bêtes de céans.

LA BRIDE.

Toutes les bêtes de céans.

MARCEL.

Mille francs.

LA BRIDE.

Mille francs ! Savez-vous quelle ſomme
Cela fait ?

MARCEL.

Mille francs.
Mais buvons.

LA

LA BRIDE.

Ah, quel homme!

MARCEL.

Allons, à votre ſanté.
Plus, pour le valet d'écurie,
Enſemble avec le cheval pie;
Pour viſites & ſoins....

LA BRIDE.

Combien?

MARCEL.

Rien.

LA BRIDE.

Ah! c'eſt bon marché, compere.

MARCEL.

Mais pour médicaments, clyſtere,
Huile, apozeme, & cœtera,
Douze louis.

LA BRIDE.

Comment, diable! voilà
Un mémoire d'Apothicaire.

MARCEL.

A propos de mémoire,
Nous oublions de boire.

Enſemble.

LA BRIDE. Cela ne paſſera jamais.
MARCEL. Nous oublions de boire.
Plus, il m'eſt redu d'ancien compte.

LA BRIDE.

Encore ? Morbleu, c'eſt une honte :
Cela ne paſſera jamais.

MARCEL.

Paix ;
Nous nous arrangerons après.

Vous faites là des difficultés d'honnête homme, qui vous feroient paſſer pour un valet de Procureur. Quand on eſt dans certaine maiſon, faut-il être ſi ſcrupuleux ?

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

Un Grand doit ſe laiſſer voler,
C'eſt un air qui ſent l'opulence :
Ce ſeroit le déshonorer
Que d'avoir trop de conſcience.

LA BRIDE.

Ma foi, mon cher, j'ai toujours été Cocher ; j'aurois peut-être été fripon comme tant d'autres, ſi j'euſſe été dans le cas ; mais les profits de l'écurie n'engraiſſent pas comme ceux de la cuiſine & des offices.

MARCEL.

C'eſt que les mets qu'on y conſomme, ne ſe prêtent pas aux épices. A votre ſanté, compere ; j'ai une affaire à vous propoſer.

AIR : *Des favoris de la gloire.*

Je vous crois pour moi du zele.

LA BRIDE.

Ne doutez point de cela.

MAR-

MARCEL.

Jeannette vous paroît-elle
Avoir des attraits ?

LA BRIDE.

Oui-da.

MARCEL.

Si bien que ſans défiance
On la pourroit propoſer.

LA BRIDE.

Morbleu, perſonne, je penſe,
Ne voudroit la refuſer.

MARCEL.

Eh bien, M. de la Bride, voilà le parti trouvé. Si vous voulez l'épouſer, j'ai quelque argent comptant : celui que je vais recevoir au château, joint à cela, lui fera une petite dot bien honnête.... Qu'en dites-vous ?... Cela eſt-il décidé ?

LA BRIDE.

Vous êtes preſſant, compere Marcel.

MARCEL.

Ne dites-vous pas que vous trouvez ma fille jolie ?

LA BRIDE.

Cela eſt vrai, elle me plairoit beaucoup.

MARCEL.

Eh bien, je vous la donne. Quelle réflexion a-t-il à faire après cela ?

LA BRIDE.

Ma foi, compere, ſi vous voulez que je vous diſe, mon dernier mariage m'a tant raſſaſié de jeuneſſe, que j'ai preſque juré de ne plus en tâter.

MARCEL.

Sottiſe.

LA BRIDE.

ARIETTE.

Quand pour le grand voyage
Margot plia bagage,
Des cloches du village
J'entendis la leçon,
Din, di, din, don:
Et je promis d'en faire uſage.
Conſole-toi, pauvre mari,
Te voilà bien; mais reſtes-y.

Après mainte complainte,
Sur une pinte
Je fis ferment
De fuir tout engagement.
Pour l'homme ſage,
Un doux veuvage
Eſt l'avantage
Le plus charmant.

Quand pour le grand voyage, &c.

MARCEL.

Ces ſerments-là ſont comme ceux des buveurs qui veulent que le diable les emporte s'ils re-
tour-

tournent au cabaret : ils manquent tous de parole ; a-t-on jamais vu le diable venir leur en faire des reproches ?

LA BRIDE.

Je ſuis trop vieux pour votre fille.

MARCEL.

Tant mieux ; elle vous en ſera plus utile. Jeune cheval à vieux maquignon, gna rien de mieux ; ça forme l'un, & ça exerce l'autre. Jeannette, elle n'ignore de rien ; ça chante, ça jaſe, ça coud, ça tricotte : elle n'aura pas ſa pareille pour gouverner une maiſon.

SCENE VIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, JEANNETTE.

MARCEL.

LA voici. Viens, mon enfant ; tu-veux un mari, voilà monſieur de la Bride qui te prend pour femme : fais-lui ton compliment. Elle eſt interdite. Allons, pour t'encourager, embraſſe ton prétendu.

JEANNETTE.

Mon pere....

LA BRIDE *ſe baiſſe pour embraſſer Jeannette, elle ſe recule.*

Pourquoi la contraindre ?

MARCEL.

Allons, baiſe donc, nigaud. Bon. Je ſuis content de toi, Jeannette; continue à m'obéir. Je m'en vais au château; nous reviendrons dans une heure. Où eſt Claudine?

JEANNETTE.

Elle eſt ſortie.

MARCEL.

Eh bien, te voilà Maîtreſſe; aie bien ſoin de la Maiſon: tire-nous du vin, fais-nous un bon ſoupé, & je t'aimerai bien. Fais attention à tout cela; accoutume-toi au ménage.

SCENE IX.

JEANNETTE *ſeule.*

LEs voilà partis. Si Colin venoit à préſent: je l'ai fait avertir. Je ſuis ſeule: j'ai tant de choſes à lui dire. Il me paroît tarder aujourd'hui plus qu'à l'ordinaire.

ARIETTE.

Quand on aime bien,
On ſouffre ſans peine
L'abſence, la gêne;
On chérit ſa chaîne:
Le reſte n'eſt rien.
Mon amant eſt tendre:
Mon cœur à l'attendre

Sent des attraits ;
Mais
Mon ame constante
Seroit plus contente
Si je le voyois.

Mais je l'apperçois. Viens donc ; je mourois d'impatience.

SCENE X.

JEANNETTE, COLIN.

COLIN.

AUssi-tôt que j'ai été averti, je suis accouru.

AIR : *Ne v'là-t-il pas que j'aime.*

Pourrois-tu douter un moment
De mon ardeur extrême,
Et de mon tendre empressement
A servir ce que j'aime ?

JEANNETTE.

J'ai bien des nouvelles à t'apprendre.

COLIN.

Et moi bien des craintes à te communiquer.

JEANNETTE.

Tu sais le malheur qui nous menace ?

COLIN.

Eſt-il vrai qu'on veut nous déſunir ?

JEANNETTE.

Hélas ! oui. En es-tu bien au déſeſpoir ?

COLIN.

J'en ſuis pénétré de chagrin.

JEANNETTE.

C'eſt ma tante Claudine, cette méchante femme, qui nous joue ce tour-là pour t'épouſer elle-même. Y conſentirois-tu ?

COLIN.

Moi ! plutôt mourir, que d'être à d'autres qu'à ma chere Jeannette. Mais quel eſt l'époux qu'on te propoſe ?

JEANNETTE.

C'eſt monſieur la Bride, le Cocher du château.

COLIN.

Mon oncle !

JEANNETTE.

Lui-même. Dame, nous voilà bien embarraſſés.

COLIN.

Il n'y a rien encore de décidé.

AIR : *Nous autres bons Villageois.*

Ne t'afflige pas, crois-moi,
Je l'inſtruirai de ma tendreſſe :

S'il

S'il me fait aimé de toi,
Senſible à l'ardeur qui me preſſe,
Il empêchera le deſſein
Qu'on a de me ravir ta main.

JEANNETTE.

Mais ſi tu n'as pas ſon appui ?

COLIN.

Nous pouvons compter ſur lui.

JEANNETTE.

Tout cela ne me raſſure pas.

COLIN.

Pourquoi ces craintes, Jeannette ? On obtient toujours ce qu'on déſire bien ardemment.

JEANNETTE.

Oui ; mais ce que l'on craint vient toujours plutôt que ce que l'on ſouhaite.

COLIN.

Tes inquiétudes me déſeſperent.

JEANNETTE.

Et ta ſécurité me met hors de moi-même. Tiens, Colin, ſi tu m'aimois bien, tu ſerois moins tranquille.

COLIN.

Peux-tu me faire ce reproche ?

ARIETTE.

Charmant objet de ma flamme,
Ne doute point de mes feux ;

La constance de mon ame
S'entretient dans tes beaux yeux:

Quand je te quitte,
Mon cœur s'agite,
Tout me dépite;
Je sens hélas!
Qu'il faut languir où tu n'es pas.
Dans nos bois,
Quand je vois
Le ramier
S'égayer,
Je dis alors en moi-même,
Il est près de ce qu'il aime;
Que ne puis-je être aujourd'hui
Aussi fortuné que lui!

Charmant objet de ma flamme, &c.

JEANNETTE.

Pourrois-je ne pas t'aimer quand tu me montres tant d'ardeur? Va, l'on a beau me le défendre.

ARIETTE.

Si l'on dit que je t'adore,
Colin, on a bien raison;
Dût-on m'en blâmer encore,
Je ne dirai jamais non.
Qu'une autre puisse te plaire,
Ce sera par ses attraits;
Mais si ta flamme légere
Se fixe à la plus sincere,

Tu

Tu ne changeras jamais.
Si l'on dit, &c.

COLIN.

N'ayons donc plus de querelle, & compte ſur mon empreſſement à me procurer le ſeul bien..... qui..... m'intéreſſe.

JEANNETTE.

Qu'as-tu ?

COLIN.

Je me ſens altéré : j'ai tant couru pour venir... Qu'eſt-ce que c'eſt que ces bouteilles-là ?

JEANNETTE.

C'eſt le reſte du goûté de ton oncle & de mon pere. Celle-ci eſt entamée, prends ce verre.

AIR : *Jeannetton mon cœur, &c.*

Bois ce coup de vin.

COLIN.

Verſé de ta main,
Il n'en eſt point de meilleur
Pour me, pour me, pour me remettre ;
Il n'en eſt point de meilleur
Pour me remettre en bonne humeur.

JEANNETTE.

Comment te trouves-tu ?

COLIN.

Cela m'a fait grand bien. Mais ce vin-là m'a paru d'un autre goût que le vin ordinaire.

JEAN-

JEANNETTE.

C'eſt ton altération qui en aura été la cauſe.

AIR : *Allons donc, jouez, violons.*

* Mais c'eſt aſſez reſter enſemble,
Quelqu'un peut arriver. Je tremble
Qu'on ne te ſurprenne au logis,
Il faut, mon cher, faire retraite.
Aime-moi, compte ſur Jeannette,
Sur l'amour que je t'ai promis.
Reſſouviens-toi de mes avis :
Parle à ton oncle, & peins ma flamme.
Dis que tu veux m'avoir pour femme ;
Dis que nous nous aimons tous deux ;
Dis-lui qu'il couronne nos feux ;
Mais qu'as-tu donc ? Loin de m'entendre,
Le ſommeil paroît te ſurprendre.

COLIN.

Je n'en puis plus.

JEANNETTE.

Quel accident ?
D'où vient cet aſſoupiſſement ?

COLIN.

Ah ! Jeannette.

JEANNETTE.

Qu'as-tu ? Il chancele. Réponds-moi donc.

COLIN.

Je me ſens ſuffoquer.

JEAN-

* Pendant ce temps la ſuffocation commence à faire ſon effet.

JEANNETTE.

Où trouver du ſecours ? Je ne puis plus le ſoutenir.

COLIN.

ARIETTE.

Mon cœur s'en va,
Mon œil ſe trouble.
Qu'ai-je bu là ?
Mon mal redouble.
D'où vient cela ?
Ah !
Mon cœur s'en va.
Prenons courage.
Triſte deſtin !
Maudit breuvage !
Pauvre Colin !
Mais quel nuage !
Le jour s'éteint.
Je meurs, je tombe. *(Il tombe ſur une chaiſe.)*
Quelles douleurs !
Ah ! je ſuccombe.
Ah ! je me meurs. *(Il s'endort.)*

JEANNETTE.

Colin, Colin. J'ai beau l'appeller, il ne me répond point.... Il eſt mort.... je n'en puis plus douter : ce breuvage l'aura empoiſonné. Que vais-je devenir ? Pauvre Jeannette ! Si mon pere vient. J'entends quelqu'un. Où me mettre ? Fuir ? Ce ſont deux étrangers ; raſſurons-nous : ils pourront peut-être me tirer d'embarras.

SCENE

SCENE XI.

JEANNETTE, BASTIEN, EUSTACHE, COLIN *endormi.*

BASTIEN.

BOn jour, la belle enfant.

JEANNETTE.

Mes amis, j'implore votre ſecours.

EUSTACHE.

Du ſecours, c'eſt bian dit : je v'nons pour vous en demander. J'mappellons Euſtache.

JEANNETTE.

Ce jeune homme vient de s'évanouir.

BASTIEN.

Not'âne eſt à l'agonie.

JEANNETTE *à Baſtien.*

Je le crois mort.

BASTIEN.

Not'âne eſt mort ?

JEANNETTE.

Eh non, bon homme ; je ne parle point de votre âne.

BASTIEN.

Pargué, j'en parlons, nous.

EUSTACHE.

J'voulons consulter le Maréchal.

JEANNETTE.

Un peu de patience.

JEANNETTE *à Eustache.*

Ecoutez-moi.

EUSTACHE.

J'nons pas le loisir.

JEANNETTE *à Bastien.*

Un moment.

BASTIEN.

J'nons pas le temps.

JEANNETTE.

De grace.

EUSTACHE.

Non, morgué, Queu cérémonie faut ici pour se faire entendre! Quand ce seroit l'antichambre d'un Receveur des Tailles, Je voulons un conseil ; je paierons bian : faites-nous parler au Maréchal.

JEANNETTE.

Il est sorti, il reviendra bientôt.

EUSTACHE.

Que ne disiais-vous ? J'allons boire bouteille en l'attendant. Vians-t-en, Bastien.

JEANNETTE.

Eh ! Messieurs, vous qui avez l'air si bonnes per-

personnes, si compatissans, pouvez-vous me refuser ce que je vous demande ?

EUSTACHE.

Qu'est-ce qu'oux d'mandais ?

JEANNETTE.

De me voir débarrassée de ce jeune homme. Il est venu pour consulter mon pere : il avoit chaud ; ce breuvage qu'il a pris pour du vin, l'a mis dans l'état où vous le voyez.

EUSTACHE.

Ce n'sera rien ; il est pt'être mort : mais faut attendre. Votre pere saura queu'secret pour le faire revivre, lui qu'en a tant.

JEANNETTE.

Je serois perdue s'il venoit à le voir ici. Il faut tout avouer : c'est mon Amant.

BASTIEN.

Diante, c'est comme ça que vous l's'accommodais ?

JEANNETTE.

Tirez-moi d'embarras, portez-le hors de la maison.

EUSTACHE.

Non, morgué. La belle proposition ! On diroit que c'est nous qui l'avons tué.

JEANNETTE.

Il passe peu de monde par ici.

AIR :

AIR : *Des pendus.*

Notre maiſon eſt à l'écart.

EUSTACHE.

C'eſt courir un trop grand hazard.
Morgué, vous êtes jeune fille,
Bian attrayante, & bian gentille ;
Mais je ne ſomm' pas curieux
D'être pendus pour vos beaux yeux.

JEANNETTE.

Ecoutez. Il y a un autre moyen qui ne vous expoſe point. Cachez-le pour le préſent dans notre cave juſqu'à la nuit. Il commence à faire obſcur : vous viendrez par la porte de derriere, & vous l'emporterez. Je vous donnerai quatre bouteilles de vin pour votre peine.

EUSTACHE.

Quatre bouteilles ? Baſtien, ne te ſens-tu pas l'ame émue ?

BASTIEN.

Oui, morgué, ces quatre bouteilles-là m'ont attendri le cœur.

EUSTACHE.

Allons, aide-moi à l'emporter juſqu'à cette cave. *A Jeannette*, quatre bouteilles au moins.

JEANNETTE.

Je vous les promets, comptez ſur ma parole.

AIR :

AIR : *Des Pélerins de S. Jacques.*

La frayeur a tari mes larmes.
Dans mon malheur,
Il faut dévorer mes alarmes
Et ma douleur.
Contrainte à cacher mes sanglots,
Triste, incertaine,
Je n'ose ni pleurer mes maux,
Ni gémir dans ma peine.

LES PAYSANS *reviennent.*

EUSTACHE.

V'là qu'est fait.

BASTIEN.

Mais le Médecin quand le verrons-nous ?

JEANNETTE.

Voilà ma tante qui vient : elle vous satisfera comme mon pere ; mais ne lui dites rien de ce qui s'est passé.

EUSTACHE.

Ne craignez rien.



SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, ET CLAUDINE.

CLAUDINE.

Que veulent ces gens-là ?

JEANNETTE.

Ils viennent pour demander un avis à mon pere : je leur ai dit de vous consulter. (*Elle sort.*

CLAUDINE.

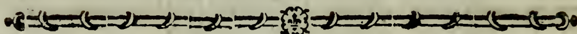
De quoi s'agit-il ?

TRIO.

CLAUDINE.	BASTIEN.	EUSTACHE.
Que voulez-vous ?		C'est que...
	M. le Maréchal.	
Il est sorti.		
	C'est que, sauf votre	C'est que ma ca
Tantôt il revien-	respect, notre âne a beau-	vale est-boiteuse.
dra ?	coup de mal.	Elle a la jambe
Vous lui direz	Il ne boit plus.	douloureuse.
cela.	Quand on le mene	
	A la fontaine,	
Finissez.	Au lieu de boire, hi han !	Elle va clopinan
Vous m'étourdis-	hi han !	Clopin, clopant
sez.	Il ne fait que braire.	Que faut-il faire ?
(*Le contrefaisant.*)	Que faut-il lui faire ?	Elle va clopinant.
Hi, han ! hi, han !	Hi han ! hi han ! hi han !	&c.
Clopin, clopant ;	La pauvre bête !	La pauvre bête !
Vous me rompez	Il y sera tantôt.	Nous reviendrons
la tête.	Nous reviendrons.	tantôt,
Eh ! revenez		
tantôt,		

TOUS.

A tantôt, à tantôt.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

JEANNETTE *seule*.

ARIETTE.

J'ai perdu tout ce que j'aime.
Rien ne me sera plus cher.
Mais que ferai-je moi-même,
Si Colin est découvert ?
Du trouble qui m'inquiete,
Quelqu'un aura-t-il pitié ?
Pour cette pauvre Jeannette
Aura-t-on quelque amitié ?
N'est-il point une retraite
Qui puisse cacher Jeannette ?
De cette pauvre Jeannette
Aura-t-on quelque pitié ?

J'apperçois mon pere, tâchons de lui cacher ma tristesse.



SCENE

SCENE II.

LA BRIDE, MARCEL.

DUO.

MARCEL.

LE bon vin eſt l'ame de la vie,
Au château que ne ſuis-je toujours?
Bons morceaux & bonne compagnie,
Je voudrois paſſer ainſi mes jours.

Enſemble.

LA BRIDE. Qu'en dites-vous, compere?
MARCEL. Je ſuis ravi, compere.

LA BRIDE.

Bon vin & bonne chere
Sont beaux & bons vraiment;
A deux. Mais ma foi vive l'argent.

MARCEL.

Chez vous avec la joie
On a de la monnoie;
Avec les politeſſes
On donne des eſpeces;
Ailleurs on fait des compliments,
Et l'on ne paie point les gens;
C'eſt la mode chez bien des grands.

A deux.

Mais au château, compere,
C'eſt une autre maniere ;
On eſt payé, puis bien traité.

A deux. { LA BRIDE. Le Baron vous a contenté.
MARCEL. Du Baron je ſuis enchanté.

A deux.

Buvons à ſa ſanté. *Fin.*

LA BRIDE.

Vous devez le rogome.

MARCEL.

C'eſt vrai, j'ſuis honnête homme :
Du Baron je ſuis enchanté.

A deux.

Buvons à ſa ſanté.

Claudine ; ah ! te voilà, Jeannette ; va dire à ta tante qu'elle nous envoie de la lumiere & une petite bouteille de ct'affaire.

LA BRIDE.

Et donnez-lui un petit baiſer de ma part. Morbleu, pere Marcel, Dame Claudine eſt bien aimable : quand j'y penſe, cela me met en bonne humeur, je danſerois volontiers. Gai, allons gai.

Il prend la main de Marcel comme pour le faire danſer.

MARCEL.

Je crois que vous êtes un peu gris, compere la Bride.

LA

LA BRIDE.

Moi je ſuis de ſang froid aſſurément.

MARCEL.

Eſt-ce que vous avez oublié que vous êtes mon gendre ? Voudriez-vous auſſi devenir mon beau-frere tout en même temps ? Cela ne ſe peut pas, compere : faut d'la raiſon à tout.

LA BRIDE.

C'eſt juſte.

MARCEL.

Etre gris pour avoir bu votre part de ſix bouteilles, c'eſt une honte ; vous n'avez pas une tête de Cocher, c'eſt une tête de linotte.

LA BRIDE.

Qu'appellez-vous ? Linotte toi-même, entendez-vous ? Apprenez que parmi tous les Cochers qui montent ſur le ſiege, Cocher de Fiacre, Cocher de Cour, Cocher de Palais, Cocher de maiſon, Cocher de remiſe, Cocher de place, il n'y a pas un Cocher qui me le puiſſe diſputer.

ARIETTE.

Brillant dans mon emploi,
Tantôt doux & traitable,
Le plaiſir marche avec moi.
Tantôt d'un train de diable
Je guide ſous ma loi
Le tintamare & l'effroi.

Si

Si je mene une Ducheſſe,
Une petite-maîtreſſe,
Je touche avec gentilleſſe,
On me prendroit pour l'amour.
Mais avec un petit-maître,
Je pars comme le ſalpêtre :
Avant de me voir paroître,
On s'épouvante, on court :
Au milieu d'une bagarre,
A m'entendre crier gare,
Un Sonneur deviendroit ſourd.

Donnez-moi quelque tendron à mener ; vous verrez.

MARCEL.

Vous faites bien claquer votre fouet, compere, je ne ſais pas....

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS ET CLAUDINE.

CLAUDINE.

QUe demandez-vous encore ? vous avez bu toute la journée. N'êtes-vous pas contents, voulez-vous paſſer la nuit ?

MARCEL.

Allons, ma petite ſœur, un verre de ratafia ; rien que cela.

LA BRIDE.

Que vous êtes aimable, dame Claudine ! J'avois chargé Jeannette de vous donner un baiſer de ma part ; mais je vois bien qu'elle a oublié ma commiſſion, je la ferai moi-même.

CLAUDINE.

AIR ; *De la pierre ſitoiſe.*

Eh ! non, non ; voyez comme il y va.

LA BRIDE.

Permettez.

CLAUDINE.

Cela vous bleſſera.

LA BRIDE.

Je le veux.

CLAUDINE.

Au large... mais vraiment,
Ne faites donc pas le méchant
Tant.

Eh ! où avez-vous pris cette gaieté-là ? Peſte ! vous voilà bien éveillé pour n'avoir dormi qu'une heure.

LA BRIDE.

Morbleu, dame Claudine, ma timidité a tenu juſqu'ici mon amour au trot ; votre réſiſtance le met au galop, & je ne répondrois pas qu'il ne prît le mors aux dents, voyez-vous. (*Il veut toujours l'embraſſer.*)

CLAU-

CLAUDINE.

Eh bien! ſavez-vous que je me fâcherai à la fin?

MARCEL.

Bride en main, M. de la Bride, bride en main.

CLAUDINE.

Je ne l'ai jamais vu ſi gaillard.

MARCEL.

Compere, vous faites le jeune homme à votre âge! Quel diable! ſoyez-donc ſage.

CLAUDINE, *à part.*

En honneur je l'aime de cette humeur-là (*Haut.*) Marcel, il eſt tard, retenez le compere à ſouper.

MARCEL.

Ma foi, je ſuis bien aiſe que vous l'en priez, ça m'en évite la peine, & ça m'fait plaiſir. Oui, ſoupez avec nous, compere: nous parlerons du mariage; allons un inſtant au jardin. Pendant ce temps-là, Claudine, apprêtez ce qu'il faut. C'eſt morbleu la premiere fois que je la vois prévenante.

LA BRIDE.

Adieu, belle ingrate.

CLAUDINE.

Au revoir, M. de la Bride.

MARCEL.

Allez donc, vous avez le vin diablement amoureux.

SCENE

SCENE IV.

CLAUDINE *seule.*

PAr ma foi cet homme là me plaît, je croyois que Colin seul pouvoit me toucher le cœur, & voilà l'oncle qui, avec des années de plus & des charmes de moins, lui enleve ce droit-là : je ne m'étonne plus si l'on voit aujourd'hui tant de magots préférés à de jolis Seigneurs.

ARIETTE.

Il n'est chere que d'appétit :
Quand un homme nous amuse,
Qu'il soit rustre, qu'il soit buse,
Sa présence sert d'excuse.
Quand l'Amant plaît, tout est dit,
Le plus simple nous séduit.
Soyez belle, soyez laide,
L'Amour parle, le cœur cede.
Quand l'Amant plaît, tout est dit.
Il n'est chere que d'appétit.

Allons chercher ce qu'il faut pour mettre le couvert.

SCENE V.

COLIN *réveillé hausse tout doucement la trappe de la Cave, en tâtant tout autour de lui à mesure qu'il en sort.*

Récitatif obligé.

OU suis-je? on ne fait plus de bruit.
Dans ce lieu souterrein qui peut m'avoir conduit?
C'est une Cave..... en voici la barriere:
J'en tiens la trappe.... Hem... plaît-il? ce n'est rien.
Sortons d'ici. Mais comment faire?
Mon esprit agité ne m'offre aucun moyen.
Si je parle... si je m'écrie,
Les hommes, les mâtins vont tomber sur mon dos.
Si je me tais, je passerai ma vie
Dans le plus obscur des Caveaux,
Et par ma foi je n'en ai point envie.

ARIETTE.

C'est en vain que je tâtonne,
Par-tout la nuit m'environne:
Je m'égare, je frissonne.
Où vais-je? où dois-je courir?
Quel embarras! quelle peine!
Je crains qu'on ne me surprenne,
La peur retient mon haleine:
Que faudra-t-il devenir?

SCENE

SCENE VI.

COLIN, CLAUDINE, *avec des plats, des serviettes, &c.*

COLIN.

ON ouvre ; eh mais, c'eſt Claudine ! je ſuis encore chez Marcel !

CLAUDINE.

Débarraſſons-nous de cet attirail. J'ai tout le temps de me préparer, nos hommes ſont échauffés dans la converſation, & fort éloignés de la maiſon : allons toujours tirer du vin. (*Elle apperçoit Colin, s'écrie & s'enfuit en criant* : Au meurtre, au voleur.

SCENE VII.

COLIN *ſeul.*

NE me voilà pas mal, elle ne m'a pas reconnu, & pour comble de bonheur, elle a tiré la porte, & m'a laiſſé ſans lumiere. Au moins je ſais où je ſuis. Claudine va tout mettre en alarme. Marcel qui ne me connoit point, en pourroit agir groſſiérement avec moi : tâchons de retrouver ma cave : m'y voici ; rentrons-y, crainte

te d'accident, je trouverai peut-être quelque autre occaſion pour me ſauver. Ecoutons; j'entends encore du monde; on parle doucement, fermons la trappe ſur moi.

SCENE VIII.

JEANNETTE *conduiſant* EUSTACHE.

JEANNETTE.

VOus êtes homme de parole. Avançons ſans faire du bruit; mon pere ſe promene dans le voiſinage: j'ai vu ma tante aller de ce côté-là; dépêchez-vous, & n'ayez point peur.

EUSTACHE.

Moi, peur? vous avez bian trouvé vot'homme; je puis me vanter que jamais riau au monde ne m'a fait trembler. J'ai manqué d'être ſoldat tel que vous me voyais.

JEANNETTE.

Avançons, hélas! je vais voir mon amant pour la derniere fois.

COLIN *ſortant précipitamment.*

Non, ma chere Jeannette.

JEANNETTE *laiſſe tomber le chandelier, & s'enfuit.*

Je ſuis morte; ſon eſprit revient.

EU-

EUSTACHE.

Son eſprit ! je n'en puis plus.

COLIN.

Jeannette, Jeannette : je crois qu'ils ſont fous.

EUSTACHE *tremblant.*

Etes-vous là ?.... Perſonne ne répond : elle m'a laiſſé ſeul, l'eſprit va me mettre en pieces.

ARIETTE.

O mort ! qui que tu ſois, paſſe.
Ah ! je te demande grace :
Ah ! ne me tords pas le cou.
Je tremble comme la feuille.
Je meurs, s'il faut qu'il m'accueille.
Je vais ; & je ne ſais où.
Ah ! ah ! Monſieur le mort, grace.
Je frémis, mon ſang ſe glace.
Ne hâtez pas mon trépas :
Hélas ! ne m'étranglez pas.

(*Ils font tous les deux le tour du théatre par un côté oppoſé, en ſe tournant le dos l'un à l'autre ; & quand ils ſont arrivés à l'autre bout, ils ſe heurtent ; Colin ſe retire vers la cave, en riant de la frayeur d'Euſtache.*)

Je crois voir de la lumiere au travers de la porte : ſi l'on venoit me délivrer !

SCENE IX.

MARCEL, EUSTACHE, COLIN.

MARCEL.

AIR : *R'lan tan plan, &c.*

VOyons ce qui trouble leurs ames ;
Qui, diable ! ici viendroit le ſoir ?
Ce ſont des ſonges de nos femmes ;
Mais après tout nous allons voir :
S'il faut que, pour chercher aubeine,
Quelque larron y ſoit vraiment,
Je vous l'équippe pour ſa peine,
Et r'lan tan plan,
Tambour battant.

EUSTACHE.

Je ſuis perdu.

MARCEL.

Que vois-je ? C'eſt un homme. Elles ont raiſon. M'en irai-je ? Reſterai-je ? Quel embarras ! montrons de la fermeté : bas les armes, coquin.

EUSTACHE.

AIR : *Allez chercher de l'eſprit, &c.*

Laiſſez, laiſſez-moi partir,
Bon homme, bon homme.
Laiſſez, laiſſez-moi partir.

MAR-

MARCEL.

Il tremble : courage ; non, point de grace ; que cherches-tu ici ?

Fripon,
Répond.

EUSTACHE.

Ah, que faire !

MARCEL.

Parle, dis quel eſt ton nom,
Ton pere,
Ta mere,
Et toute ta poſtérité.

EUSTACHE.

Grace.

MARCEL.

Parle, ou je t'aſſomme.

EUSTACHE.

Ne m'aſſommez point, bon homme,
Ayez de la charité.

MARCEL.

Non, je veux te faire pendre.

EUSTACHE *se jettant à genoux.*

Par pitié daignez m'entendre.

COLIN *s'avance vers Marcel.*

Ne vous en prenez qu'à moi.

MARCEL *épouvanté.*

Ah je meurs ! c'eſt fait de moi :
Ils ſont une compagnie.

EUSTACHE.

C'eſt le mort, je meurs d'effroi.

COLIN.

N'ayez point d'effroi de moi.

MARCEL.

Eh! Monſieur, je vous en prie,
Donnez, donnez-moi la vie.

EUSTACHE.

C'eſt fait, c'eſt fait de ma vie.

COLIN.

Mon bonheur dépend de vous,
Epargnez-moi vos approches.

MARCEL, EUSTACHE.

Je frémis à ſes approches.

COLIN.

Mon bonheur dépend de vous,
Je me jette à vos genoux.

MARCEL.

Ils vont fouiller dans mes poches.

(*Il ſe jette à genoux entre Euſtache & Colin, ſa chandelle devant lui.*

Tous trois à genoux,

Ah! pardon, pardon, pardon.

SCENE

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS, LA BRIDE.

AIR : *La verte jeuneſſe.*

LA BRIDE.

QU'eſt-ce donc, compere ?
Comme vous voilà !

MARCEL.

Venez me défaire
De ces Meſſieurs-là :
Pour faire reſſource,
Ils viennent chez moi
Demander la bourſe :
Je ſuis mort d'effroi.

LA BRIDE.

Qu'eſt-ce qui vous a dit que c'étoient des voleurs? Parbleu, nous avons la berlue l'un ou l'autre : celui-ci eſt mon neveu à bon compte.

Claudine & Jeannette arrivent.

COLIN.

Oui, mon cher oncle.

LA BRIDE.

Quel diable ! que fais-tu ici, Colin ?

MARCEL.

Colin ! Je connois ce nom-là : c'eſt donc vous qui êtes l'amoureux de nos femmes ?

CO-

COLIN.

Je ſuis l'amant de Jeannette.

EUSTACHE.

Et je ſommes venus ici pour avoir une recette.

COLIN.

AIR : *C'eſt la jeune Iſabeau.*

Tout plein de mon amour,
Sur le déclin du jour,
Je vins dans ce ſéjour
Voir Jeannette :
Je mourois de chaud,
Je bus de cette eau.

MARCEL.

Je vois comment la choſe s'eſt faite.
Ma foi, mon cher ami,
Vous aurez bien dormi.
Mais n'en ayez point l'ame inquiete.

Vous n'en reſſentirez point d'autre incommodité.

EUSTACHE.

J'étois venu pour vous emporter hors de la maiſon; mais morgué vous êtes trop dégourdi pour vous mettre en terre.

LA BRIDE.

Savez-vous ce qu'il faut faire, compere Marcel ?

MARCEL.

Dites.

LA BRIDE.

Ces enfants-là s'aiment, voilà un pauvre garçon qui en eſt preſque mort : marions-les enſemble.

COLIN.

Ah! mon oncle, vous me donnez la vie.

MARCEL.

Mais c'eſt vous que je voulois pour gendre.

LA BRIDE.

N'y penſons plus.

MARCEL.

Mais not'ſœur comment s'arrangera-t-elle de tout ça ?

LA BRIDE *appercevant les femmes.*

La voici avec Jeannette.

SCENE XI ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENTS, JEANNETTE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

AIR : *Mariez, mariez-moi, &c.*

JE viens tout mettre d'accord,
Je ſais tout. Voici ma niece :
Puiſque Colin n'eſt pas mort,
Qu'il contente ſa tendreſſe :

Ma

Mariez, mariez, mariez-la
A l'objet qui l'intéresse.
Mariez, mariez, mariez-la;
Monsieur la Bride m'aura.

LA BRIDE.

Tout de bon, dame Claudine?

CLAUDINE.

Oui, je vous ai vu un peu en pointe de vin, cela m'a donné subitement du goût pour vous.

MARCEL.

Profitez du temps, compere, si le cœur vous en dit: quant à moi je consens à tout. Viens, Jeannette, donne la main à ton amoureux.

JEANNETTE.

De bon cœur, mon contentement est inexprimable.

COLIN.

Je suis au comble de mes vœux.

MARCEL.

AIR: *Entre l'amour & la raison.*

Par cet heureux & double accord,
Je vois aussi changer mon sort:
Je me défais de deux femelles
Qui ne faisoient que m'étourdir;
J'en aurai bien plus de plaisir,
Plus d'argent, & moins de querelles.

CLAUDINE.

Vous me reverrez, je ne vous abandonne pas comme cela.

MAR-

MARCEL.

Ne vous preſſez pas.

EUSTACHE.

Et moi donc ?

MARCEL.

Vous vous divertirez avec nous.

EUSTACHE.

Ma recette.

MARCEL.

Après la noce.



VAUDEVILLE.

LE MARÉCHAL.

L'Amour ſe plaît parmi les feux,
La fortune ne rend heu-reux
Que ceux qui vont d'un train ra-pide,
Chez Cupi-don, & chez Plutus,
L'ardeur fait plus que les ver-tus,
On perd tout quand on eſt ti-mide,
Tôt, tôt, tôt, battez chaud, tôt, tôt, bon cou-ra-ge,
Il faut a-voir cœur à l'ouvrage.

Deuxie-

Deuxieme Couplet, EUSTACHE.

Pour vos époux, jeunes tendrons,
Prenez toujours de bons lurons,
Et fuyez les amants tranquilles;
Galants, fachez faifir le temps,
Alertes fur tous les inftans,
Pour triompher des moins dociles.
Tôt, tôt, &c.

Troifieme Couplet, COLIN.

Le mariage a fes douceurs;
Lorfque l'Amour bleffe deux cœurs
L'Hymen fans peine les affemble;
Quand les époux font bien unis,
Tout va d'accord dans le logis.
On les entend chanter enfemble:
Tôt, tôt, &c.

Quatrieme Couplet, JEANNETTE.

Quand le plaifir fuit la douleur,
On en fent mieux tout fon bonheur;
Avec tranfport l'ame refpire:
J'obtiens l'Amant que je perdis,
Il fait combien je le chéris,
Et mon cœur ne fe fait pas dire;
Tôt, tôt, &c.

Cin-

